

BX1756
C32
SA
V. 2



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

SERMON

SUR LA

DÉVOTION A MARIE,

POUR LA FÊTE

DE LA PURIFICATION DE LA Ste VIERGE,

ET LA

PRÉSENTATION DE NOTRE SEIGNEUR AU TEMPLE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (*Luc, II, 22.*)

SIRE,

L'ÉGLISE célèbre à la fois, en ce jour, le mystère de la présentation de Jésus-Christ dans le temple, et celui de la Purification de Marie. Elle se plaît, dans ses plus touchantes solennités, à réunir ainsi le Fils et la Mère, afin que nous apprenions à ne les pas séparer dans notre amour; et qu'après le culte suprême d'adoration dû à notre divin Rédempteur, rien ne nous soit plus cher et plus sacré que le culte de vénération et d'honneur dû à la Reine des vierges. Entrons donc dans les vœux de cette Eglise sainte que

l'Esprit de Dieu conduit; et puisque, d'après l'antique usage établi par la piété de nos pères, nous commençons cette carrière d'instructions chrétiennes, en un jour si glorieux à Marie, commençons-la en publiant ses louanges, et proclamant ses titres aux respects et aux hommages que lui rend tout le monde catholique.

Je n'ignore point que dans ce siècle d'impiété et d'orgueil, il se trouve, jusque parmi ceux qui se disent fidèles, des esprits superbes et aveugles, qui renvoient avec dédain la dévotion, dont la Mère de Dieu est l'objet, au peuple ignorant et crédule. C'est pour cela même que je me sens obligé d'en prendre hautement la défense, devant une assemblée si auguste et si éclairée, et de faire voir qu'il n'y a point de dévotion plus solide, plus conforme aux principes du christianisme, et plus digne des âmes grandes et élevées.

Ce n'est pas aux ennemis de la religion que je m'adresse aujourd'hui, mes Frères; ceux qui blasphèment Jésus-Christ auraient trop de peine à comprendre le devoir d'honorer sa Mère. Je m'adresse aux disciples de l'Évangile, aux enfans de l'Église qui savent adorer et croire; et s'il en est parmi eux qui, éblouis par les sophismes de quelques censeurs téméraires, aient conçu d'injustes préventions contre le culte que nous rendons à Marie, j'espère les désabuser par ce discours et les convaincre qu'ils ne peuvent avoir trop de vénération ni trop de zèle pour un culte si saint: pourquoi? parce que c'est un culte que les autorités les plus imposantes et les plus sacrées, aux yeux de la foi, les obligent de respecter, premier point; parce que c'est un culte que les motifs les plus pressans et les plus graves, aux yeux de la raison même, leur font une loi de pratiquer, second point. Tel est le sujet que j'entreprends de développer, sujet qui se lie à tout ce qu'il y a de grand et de touchant dans la religion, et qui ne peut qu'intéres-

ser vivement les cœurs sensibles et les âmes chrétiennes.

O Vierge, qui êtes la mère des enfans de Dieu, la reine du ciel, la protectrice de ce royaume et du trône de saint Louis, qu'il est doux, qu'il est honorable pour moi d'avoir à célébrer vos grandeurs en présence d'un monarque si renommé pour sa sagesse, si chéri pour sa clémence, si redoutable à ses ennemis par la puissance de ses armes victorieuses, et que nous voyons mettre sa gloire, moins encore dans tous les prodiges qui immortaliseront son règne, que dans son inviolable attachement au Dieu de ses pères, et dans la piété dont il fait profession envers vous! Ses exemples parlent plus haut que nos discours; ils suppléent à notre faiblesse; notre voix, renfermée dans une étroite enceinte, ne peut être entendue que d'un petit nombre d'auditeurs; mais les actions d'un si grand prince, exposées à tous les regards, sont des leçons de foi et de religion données à l'univers. —
Ave, Maria.

PREMIER POINT.

Pourquoi, nous disent des censeurs chagrins, ces honneurs extraordinaires prodigués partout à Marie? notre zèle pour sa gloire ne doit-il connaître ni mesure, ni bornes? Révérons-la, sans doute, pour les privilèges singuliers qu'elle a reçus, et pour les vertus admirables qu'elle a pratiquées. Mais est-il nécessaire que les temples retentissent continuellement de ses louanges, que l'encens y fume sans cesse devant ses images, et que son nom soit mêlé à toutes nos prières? N'y a-t-il ni abus, ni excès à craindre dans toutes ces dévotions populaires, si multipliées de nos jours? au lieu de les encourager du haut de ces chaires, ne ferions-nous pas mieux d'imiter la réserve et la circonspection si remarquables dans les livres saints, où il est, dit-on, si peu parlé de cette Vierge; la retenue des apôtres qui paraissent, dit-on encore, avoir gardé le silence sur elle dans leur pré-

dication ; la sagesse de l'Eglise primitive et des anciens Pères, qu'on nous assure avoir été si sobres à la louer et à lui décerner des hommages publics, de peur que le peuple chrétien, nouvellement revenu des erreurs du paganisme, n'attribuât, par un reste de superstition, la divinité à la mère du Dieu fait homme ?

C'est ainsi qu'on prétend nous opposer, mes Frères, l'autorité des divines Ecritures, celle des premiers prédicateurs de l'Evangile, des beaux siècles de l'Eglise, et des saints docteurs qui en furent l'ornement et la lumière. Mais loin de convenir que ces autorités si vénérables et si sacrées nous soient contraires, nous les invoquons nous-mêmes, et nous allons les produire avec confiance, pour prouver que l'esprit qui inspira les prophètes et les apôtres, qui anima l'Eglise dès sa naissance, et qui conduisit la plume de ses plus sages et de ses plus savans docteurs, est le même qui lui inspire encore aujourd'hui ce religieux respect, cette tendre piété envers Marie, qu'on voudrait nous reprocher comme une faiblesse.

Mais d'abord, comment ose-t-on avancer que les divins livres parlent peu de cette bienheureuse Vierge ? Saint Bernard les connaissait donc mal, lui qui les croyait remplis de ses louanges ; lui qui voyait Marie et dans les promesses faites aux patriarches, et dans les oracles des prophètes, et dans une foule de symboles mystérieux et de prodiges qui la figuraient : *Maria patribus cœlitus repromissa, mysticis præfigurata miraculis oraculis prænuntiata prophetiis* (1) ; lui qui disait avec tant d'assurance : Lisez, approfondissez les saintes Ecritures, et, comme moi, vous y trouverez partout Marie : *Scrutare scripturas, et proba quæ dico* (2). Et en effet, mes Frères, ouvrons le plus ancien de ces livres sacrés, celui où sont racontées les merveilles de la création,

(1) S. Bern. Serm. infrà oct. Assumpt.

(2) Hom. 2, sup. *Missus est*, de laud. Mar.

et, avec l'origine du monde, celle de l'homme et de la religion ; qu'y trouvons-nous dès la première page ? La chute fatale des auteurs du genre humain séduits par l'antique serpent ; et aussitôt après, cette grande et solennelle promesse d'un futur réparateur, qui a fait pendant quatre mille ans toute la consolation et toute l'espérance de la malheureuse postérité d'Adam. Or, remarquez-le bien, en quels termes cette divine promesse est-elle conçue ? Marie y est-elle oubliée ? Ecoutez, je vous prie : Le Seigneur dit au serpent : *Ait Dominus Deus ad serpentem* (1) : Parce que tu as fait cette chose, *Quia fecisti hoc* (2), et que par une femme tu as introduit le péché sur la terre, je te susciterai pour ennemie une femme : *Inimicitias ponam inter te et mulierem* (3) ; elle mettra au monde un fils qui sera la terreur de ta race, et le destructeur de ton empire : *Inter semen tuum et semen illius* (4) ; et c'est elle enfin qui, te désarmant de tout venin, t'écrasera la tête : *Ipsa* (5) *conteret caput tuum* (6). Voilà donc, mes Frères, dans le premier de tous les oracles, sorti de la bouche de Dieu même, dans celui qui est le fondement de toute la religion, et dont les autres prophéties ne seront plus que le développement, Marie annoncée et solennellement promise à l'univers avec Jésus Christ : *Mulier . . . et semen illius*. Elle paraît avec lui, en tête

(1) Gen. III, 14.

(2) Gen. III, 14.

(3) Gen. III, 15.

(4) Gen. III, 15.

(5) Le texte hébreu, celui des Septante, et les plus anciennes versions portent *ipse*, au lieu de *ipsa*, leçon de la Vulgate, suivie par la plupart des Pères latins, et adoptée par l'Eglise. *Ipsa* se rapporterait à *semen*, qui en hébreu est un nom masculin. *Ipsa* se rapporte à *mulier*. La différence tient, en hébreu comme en latin, à une seule lettre. Quelle que soit celle des deux leçons qu'on préfère, le sens au fond sera toujours le même : car on convient que Jésus-Christ est le véritable vainqueur du serpent, et que Marie n'écrase la tête de celui-ci, qu'en mettant le premier au monde.

(6) Gen. III, 15.

du livre des révélations divines : *In capite libri scriptum est de me* (1); et peinte des traits les plus touchans et les plus augustes, comme la mère du Libérateur à venir, et comme une reine victorieuse qui doit fouler à ses pieds toutes les puissances de l'enfer, elle est montrée, quarante siècles d'avance, à l'attente et aux désirs, et par là même à la vénération et à l'amour du genre humain.

Entendez maintenant Isaïe prédisant de plus près le grand événement auquel est attaché le salut du monde. Que voit ce prophète? quel est ce prodige qui le frappe d'étonnement, et sur lequel il appelle toute l'attention de la maison de David : *Audite ergo, domus David* (2)? ce signe que Dieu doit donner lui-même à son peuple, et où doit éclater toute sa puissance : *Dabit Dominus ipse vobis signum* (3)? Ce signe, ce prodige, mes Frères, c'est Marie, Marie et sa virginité féconde, Marie et sa maternité divine. Ecoutez, ô maison de David... Le Seigneur te donnera lui-même un signe : Voilà qu'une Vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous; elle sera vierge et mère d'un Dieu : *Ecce virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* (4).

Toutes les prophéties sont pleines de magnifiques images sous lesquelles l'Esprit-Saint nous représente Marie. Elle est ce rejeton précieux de la tige de Jésus, d'où naît, comme une divine fleur, le Messie : *Flos de radice ejus ascendet* (5); cette terre de bénédiction sur laquelle tombe la rosée du ciel, et où germe le Sauveur : *Terra.... germinet salvatorem* (6); elle est la chaste et unique épouse, objet de l'ineffable amour de son Dieu : *Soror mea sponsa* (7);

(1) Ps. xxxix, 8.—Hebr. x, 7.

(2) Isa. vii, 13.

(3) Isa. vii, 14.

(4) Isa. vii, 14.

(5) Isa. xi, 1.

(6) Isa. xlv, 8.

(7) Cant. iv, 9.

la glorieuse reine que les anges contemplant avec ravissement, assise à la droite de son fils qu'ils adorent : *Astitit regina à dextris tuis* (1).

Mais laissant les figures et les prédictions anciennes, voyons si l'Evangile nous donne de moins sublimes idées de cette Vierge. Ah! lisez-le, mes Frères, et dites-moi ce que nous devons penser d'une mortelle, vers qui le Dieu de l'univers envoie du haut des cieus une ambassade solennelle : *Missus est angelus Gabriel à Deo.... ad virginem* (2); d'une mortelle que le messager céleste aborde avec respect et contemple avec admiration, s'inclinant devant elle, et lui disant : Je vous salue, ô pleine de grâce : *Ave, gratia plena!* ô vous, en qui le Dieu de majesté réside : *Dominus tecum*, et qu'il a choisie entre toutes les filles d'Adam pour être l'objet de ses bénédictions les plus rares : *Benedicta tu in mulieribus* (3)! Quel éloge! et dans la bouche d'un ange! Que penser d'une mortelle qui, par la vertu du Très-Haut dont elle est investie, et par l'opération toute-puissante de l'Esprit-Saint qui est en elle, conçoit le Verbe incarné dans ses chastes entrailles, et enfante le fils de l'Eternel devenu son propre fils : *Quod nascetur ex te.... vocabitur filius Dei* (4)? O mystère incompréhensible! ô dignité sans exemple de Marie!.... Poursuivez. Que lisez-vous encore? qu'au seul son de sa voix, *ut facta est vox.... in auribus meis* (5), l'Esprit de Dieu se répand comme un torrent autour d'elle, remplit Elisabeth de la lumière des prophètes, et se communiquant à l'enfant même qu'elle porte encore dans son sein, le fait tressaillir d'une allégresse divine : *Exultavit in gaudio infans in utero meo* (6). Qui jamais ouït parler de semblables prodiges? Mais ce qui ne me paraît

(1) Ps. xlv, 10.

(2) Luc. i, 26, 57.

(3) Luc. i, 28.

(4) Luc. i, 35.

(5) Luc. i, 44.

(6) Luc. i, 44.

pas moins frappant que tout cela, c'est le témoignage que rend elle-même cette Vierge si humble, lorsque, dans le transport de sa reconnaissance, elle s'écrie que le Seigneur a fait en elle des choses grandes et merveilleuse : *Fecit mihi magna qui potens est* (1); que, par la magnificence de ses promesses, il a daigné, dès l'origine des siècles, la montrer à la foi et aux respects des patriarches et des anciens justes : *Sicut locutus est ad patres nostros* (2); et que maintenant, par l'excès de ses faveurs, il la présente aux hommages de toutes les générations à venir, qui ne cesseront jamais de la nommer bienheureuse : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (3). Voilà, mes Frères, une partie seulement du tableau que nous offre l'Évangile. Est-ce là dissimuler les grandeurs de Marie ?

Mais, ajoute-t-on, les apôtres ont affecté le silence sur cette Vierge, dans leur prédication. Quoi ! pendant que les évangélistes en publiaient tant de merveilles, les apôtres se seraient fait une loi de n'en pas même parler ! Qui pourrait admettre une contradiction si étrange ? Mais s'agit-il ici de raisonnemens et de conjectures ? n'avons-nous pas entre les mains le monument le plus authentique de l'enseignement des apôtres, le symbole de foi qu'ils ont eux-mêmes dressé, qui porte encore leur nom, et que nous récitons tous les jours ? Dans cette courte exposition des points fondamentaux du christianisme, ils n'ont pu tout dire; plus d'un grand mystère, plus d'un dogme important y ont été omis; en est-il de même de Marie, et ses augustes prérogatives y sont-elles omises ? Marie n'a-t-elle pu trouver place dans le Symbole des Apôtres ? O mes Frères ! quelle place elle y occupe ! qui n'en serait ravi d'étonnement ? Son nom y est mêlé aux noms adorables des trois personnes divines : elle y paraît entre

(1) Luc, 1, 49.

(2) Luc, 1, 55.

(3) Luc, 1, 48.

le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, non comme étrangère au milieu d'eux, mais comme leur étant unie par la plus étroite et la plus indissoluble alliance, en qualité de fille, d'épouse et de mère. Est-il bien vrai, mes chers Auditeurs, et n'en dis-je point trop ? Jugez vous-mêmes; et pesez une fois attentivement ces paroles, que vous avez peut-être mille fois répétées sans réflexion : « Je crois en Jésus-Christ notre Seigneur, fils unique de Dieu le Père tout-puissant, conçu du St-Esprit, né de la Vierge Marie. » C'est-à-dire, je crois un Dieu engendré de Dieu, et enfanté par Marie; fils unique du Très-Haut, et véritable fils de Marie; consubstantiel au Père éternel, et formé de la substance de Marie; conçu de l'Esprit divin, conçu et né de Marie. O liens, ô rapports ineffables ! ô affinité prodigieuse d'une pure créature avec le Créateur ! ô élévation devant laquelle disparaît toute la grandeur des bienheureux et des anges même ! Un Dieu en trois personnes, un Dieu homme, et Marie sa mère, voilà presque tout le Symbole; voilà ce qu'enseignaient les apôtres, ce qu'ils développaient dans leur divine prédication. Or, mes Frères, ce n'est pas là seulement louer, honorer Marie; ce n'est pas seulement la proposer à la vénération la plus profonde des fidèles; mais c'est l'élever au-dessus de tout honneur, de toute louange, de toute pensée; et je ne crains pas de dire, qu'après ces deux mots de la formule sacrée de notre foi, tous les efforts de l'éloquence humaine pour exalter cette incomparable vierge, tous nos éloges et nos panégyriques, avec leur exagération prétendue, ne sont plus que le faible langage d'une admiration impuissante, qui ne saurait atteindre à la hauteur où Marie est placée.

Mais, nous dit-on encore, l'Eglise des premiers siècles ne crut-elle pas devoir user de sobriété et de réserve, dans les hommages qu'elle rendait à Marie, de peur que, dans ces temps où les esprits étaient encore imbus des superstitions païennes, on

ne vint à confondre une créature si privilégiée et si sainte avec la Divinité même? Quand il en serait ainsi, mes chers Auditeurs, quand j'accorderais qu'une telle précaution fut alors nécessaire, ne faudrait-il pas avouer qu'elle cessa bientôt après de l'être, lorsque le paganisme et ses erreurs eurent disparu devant la lumière de l'Évangile? Mais est-il vrai que l'Église, même à son origine, ait été aussi réservée qu'on le prétend, dans les témoignages de sa piété envers la Mère de Dieu? Pour répondre à cette question, faisons parler les faits; et parce que la brièveté d'un discours ne permet pas de les rapporter tous, choisissons, dans l'histoire des temps reculés, un fait éclatant qui puisse faire juger de tous les autres, qui réunisse, pour ainsi dire, en un seul point toute la tradition primitive, et nous montre d'un coup d'œil quels furent, dès le commencement, à l'égard de la bienheureuse Vierge et de son culte, les sentimens du clergé et des peuples de l'orient et de l'occident, des pasteurs et des docteurs, des souverains pontifes et des conciles. Écoutez, mes Frères:

Le quatrième siècle venait de finir; Nestorius était monté sur le siège de Constantinople; et sa foi n'étant point encore suspecte, il gouvernait en paix cet immense troupeau, que les Grégoire de Nazianze et les Chrysostôme avaient nourri du lait de la plus saine doctrine. Tout-à-coup l'hérésiarque, caché sous la peau de brebis, se décèle du haut de sa chaire épiscopale, et, dans le temple du Seigneur, Nestorius fait entendre ces étranges paroles: « Ne disons pas que Marie soit la mère de Dieu, de peur que nous ne paraissions faire de cette Vierge une déesse: *Ne faciat Virginem deam* (1); ou que nous ne ressemblions aux païens, qui donnent des mères à leurs dieux: *Ergò excusabilis gentilitas matres diti subintroducens* (2). » A ces mots, l'auditoire fidèle, que l'hypocrisie de ce langage ne peut tromper, éclate

(1) Nestor. Serm. v, ap. Mercat., p. 80.

(2) Nestor. Serm. i, p. 5.

en murmures; une voix courageuse accuse hautement l'évêque impie de blasphème; les prêtres et le peuple sortent en foule du lieu saint, et le troupeau abandonne le pasteur; Constantinople est dans le trouble et l'alarme, comme dans les calamités publiques. Bientôt le bruit de l'outrage fait à Marie se répandant au loin, tout le monde chrétien s'ébranle: l'Afrique, avec le grand Cyrille d'Alexandrie, pousse un cri d'indignation; l'Asie et l'Europe y répondent; le saint pape Célestin assemble les évêques d'Italie, et, à leur tête, foudroie l'hérésie naissante et son auteur. Ce n'est pas assez: un concile général est convoqué à Ephèse; les chefs des Églises y accourent de toutes parts; et là, dans cette basilique fameuse qui déjà portait le nom de Sainte-Marie, deux cents évêques, présidés par les légats du Saint-Siège, représentant la catholicité entière, invoquant la doctrine de tous leurs prédécesseurs depuis les apôtres, prononcent l'anathème et la sentence de déposition contre l'audacieux novateur qui ose attenter à la gloire de la Mère de Dieu. L'assemblée ne se sépare que bien avant dans la nuit. Mais, ô zèle, ô foi vive de ces premiers temps! tout le peuple veillait aux portes de la basilique, dans l'attente d'un jugement qui lui paraissait devoir décider de toute la religion (1). A peine la victoire de Marie est-elle proclamée, que la ville retentit d'applaudissemens et de cantiques d'allégresse; les Pères du concile sont conduits chez eux en triomphe; on brûle des parfums sur leur passage; des feux et d'innombrables flambeaux allumés attestent la joie universelle, et donnent à cette nuit mémorable l'éclat d'un beau jour. Qu'ajouterai-je, enfin? L'anathème porté contre Nestorius fut répété aussitôt par toutes les églises de la chrétienté, comme il l'a été depuis par tous les siècles; des temples magnifiques s'élevèrent, et furent dédiés sous l'invocation de la divine Mère; les fêtes déjà nombreuses qui se célébraient en son

(1) Epist. Cyr. Concil. T. 3. Col. 574.

honneur, se multiplièrent encore, et la piété envers elle devint le signe distinctif auquel on reconnut les vrais fidèles. Tels sont, mes Frères, les exemples de la sainte et vénérable antiquité. Je demande maintenant si le culte que nous rendons à Marie est une dévotion puérole et nouvelle?

Que ne puis-je, pour vous en faire mieux comprendre l'excellence, citer ce qu'en ont dit les anciens Pères, ces pieux et savans hommes que le paganisme admira, devant qui les hérésies pâlirent, et que toute la catholicité révère: les Irénée, les Basile, les Ephrem, les Epiphane, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise. Mais ne sera-ce pas les faire parler tous en quelque sorte, et vous faire entendre la voix de tout le sacerdoce, de tout l'épiscopat antique, que de rapporter ici les paroles prononcées dans le même concile d'Ephèse, avec l'applaudissement unanime de tous les Pères, par cet illustre patriarche d'Alexandrie, saint Cyrille, qui fut l'âme de cette grande assemblée? S'adressant donc à Marie, en présence et au nom de tant d'évêques, il s'écria (1):

(1) *Salve à nobis... Mater et virgo... templum indissolubile... venerandus totius orbis thesaurus, lampas inextinguibilis, corona virginitalis, sceptrum rectæ doctrinæ... per quam toto orbe fundatæ sunt ecclesiæ... Deipara... quæ Immensum, qui loco capi non potest, virgineo utero comprehendisti... per quam sancta Trinitas glorificatur et adoratur, per quam pretiosa crux celebratur, et in universo orbe adoratur; per quam... angeli et archangeli lætantur, per quam dæmones fugantur, per quam tentator diabolus cælo decidit, per quam prolapsa creatura in cælum assumitur, per quam universa creatura, idolorum vesaniâ detenta, ad veritatis aguitionem pervenit... per quam prophætæ prænuntiarunt... per quam is benedictus in sanctis Evangeliiis nominatur qui venit in nomine Domini... per quam apostoli salutem gentibus prædicarunt... Et quid plura dicam!... per quam reges regnant... per quam mortui exsuscitantur... per quam unigenitus Dei Filius iis qui in tenebris et in umbrâ mortis sedebant, resplenduit... Ecquis hominum laudabilissimam Mariam pro dignitate laudare queat? Uterus virginis! ô rem admirandam! miraculum hoc me in stuporem rapit... tu verò (Nestori) adversus Deum cavillis es usus... contingat autem nobis ut... revereamur et adoremus... ac*

« Nous vous saluons, ô Vierge-Mère, vous, le temple vivant et immortel de la Divinité, le trésor et la lumière du monde, l'honneur de la virginité, le soutien de la foi orthodoxe, le ferme appui de toutes les églises; vous qui enfantâtes un Dieu, et renfermâtes dans votre chaste sein celui qu'aucun lieu ne peut contenir; vous, par qui la Trinité sainte est connue et adorée, la divine croix honorée de toute la terre; par qui les anges bienheureux se réjouissent, et les démons chassés du ciel furent devant les chrétiens; vous, par qui l'homme déchu est réintégré dans ses droits à l'héritage céleste; par qui l'idolâtrie est détruite, et l'univers converti; vous, par qui les prophètes ont parlé, les évangélistes ont écrit, les apôtres ont annoncé le salut à toutes les nations. Que dirai-je encore? Vous, par qui règnent les rois, par qui les morts ressuscitent, par qui le Fils unique de Dieu a brillé, comme un astre bienfaisant, aux yeux des peuples ensevelis dans les ombres de la mort. Mais, ajoute-t-il, comme transporté hors de lui-même, qui peut louer dignement celle qui est au-dessus de toute louange? O fécondité virginale! merveille incompréhensible, dont la seule pensée me ravit d'admiration! Que d'autres combattent par des subtilités impies ce divin mystère: pour nous, qu'il nous suffise de respecter et de croire; que toute notre science et tout notre bonheur soit de rendre nos profondes adorations au Dieu en trois personnes, et de célébrer à jamais les grandeurs de l'auguste Marie toujours vierge, et de son Fils immaculé, à qui toute gloire appartient dans les siècles des siècles. » Avez-vous bien entendu, mes Frères? Auriez-vous pensé qu'on pût élever si haut la dignité, les droits, la puissance de Marie? Et ce ne sont pas seulement ici les paroles d'un des plus doctes et des plus célèbres d'entre les

indivisam Trinitatem tremamus et colamus, Mariam semper virginem... ejusque filium et sponsum immaculatum laudibus celebrantes, quoniam ipsi gloria in secula seculorum. (Concil. T. 3. Col. 583.)

anciens Pères ; mais ce sont de plus des paroles consacrées par l'approbation solennelle d'un des premiers conciles écuméniques, insérées dans ses actes, où nous les lisons encore, et conservées précieusement dans les archives de l'église catholique. Ne parlons plus, après cela, des Jean Damascène, des Ildéfonse, des Anselme, des Bernard, qui, dans des volumes entiers écrits à la louange de cette glorieuse Vierge, n'ont pu surpasser ce que renferme ce seul discours ; et rougissons, nous faibles orateurs, non de l'excès, mais de la timidité de nos éloges, qui tous ensemble sont si loin d'égaliser ce peu de mots du grand Cyrille.

Mais pourquoi tant insister sur les témoignages et les monumens de ces siècles reculés ? l'Eglise de nos jours est-elle moins assistée de l'Esprit-Saint, moins infaillible dans sa doctrine et dans son culte, que celle d'autrefois ? ou plutôt, n'est-ce pas toujours une seule et même église, se perpétuant avec les âges, et également incapable d'erreur dans tous les temps ? Or qui peut se dissimuler aujourd'hui son zèle pour la gloire de Marie ? Comptez, si vous le pouvez, les prières et les supplications qu'elle lui adresse dans toutes les parties de sa liturgie, les fêtes qu'elle a instituées en son honneur, les temples et les autels qu'elle a consacrés sous son nom dans tous les lieux de la terre, les grâces et les faveurs qu'elle prodigue à ceux qui se dévouent spécialement à l'honorer.

Voyez donc, mes Frères, quelles autorités imposantes et sacrées se réunissent pour recommander à votre vénération le culte de la mère de Dieu. Les écritures de l'ancien et du nouveau Testament, les prophètes et les apôtres de l'Eglise des premiers et des derniers temps, les conciles et les saints Pères, les souverains pontifes et tout l'épiscopat catholique, n'ont ici qu'une voix, et forment un concert unanime en faveur d'une dévotion si salutaire et si sainte. Ceux donc qui la méprisent, qui en détournent les fidèles sous de frivoles prétextes, qui affectent de crain-

dre, avec Nestorius, que la société des vrais adorateurs, dont Jésus-Christ est le chef, ne tombe, en honorant sa mère, dans une grossière idolâtrie, *Ne faciat Virginem deam*, ne peuvent plus ni se dire les enfans de l'Eglise qu'ils calomnient, ni invoquer les divines Ecritures qu'ils contredisent, ni s'appuyer sur la tradition et sur l'antiquité qui les condamne, ni échapper, de quelque voile qu'ils se couvrent, au juste reproche d'irréligion et de témérité. Aussi le grand évêque de Meaux, qu'on ne soupçonnera pas d'être un esprit faible et superstitieux, concluait-il, par ces paroles remarquables, une instruction sur le même sujet que je traite. Veuillez les écouter, mes Frères, et vous bien souvenir que ce n'est pas moi, mais cette grande lumière de l'Eglise de France, qui parle : « Par conséquent, disait-il, puisque la dévotion envers la Vierge bienheureuse est si solidement fondée, anathème à qui la nie, et ôte aux chrétiens un si puissant secours : anathème à qui la diminue ; il affaiblit la piété dans les âmes (1). » Quelle sentence, mes Frères, et qu'elle est terrible ! Nous donc, qui ne voulons pas attirer d'anathème sur nos têtes, redoublons de vénération et de zèle pour une dévotion que les autorités les plus imposantes aux yeux de la foi nous obligent de respecter, comme vous venez de le voir ; que les motifs les plus graves et les plus pressans aux yeux de la raison même nous font un devoir de pratiquer, comme il me reste à le montrer dans le second point.

SECOND POINT.

Je ne prétends pas, mes chers Auditeurs, que la faible raison de l'homme puisse par elle-même, et sans l'aide de la foi, s'élever à la connaissance des mystères sur lesquels se fondent la grandeur et les

(1) Boss. 3^e Serm. sur la Concep. de la très-sainte Vierge, vers la fin du 1^{er} point.